

ÉCRIT DE JEUNESSE

(Sans changements ni corrections, tel qu'il fut à l'époque tapé à la machine, l'un de mes premiers exercices d'écriture, avant d'avoir publié quoi que ce soit)

La chambre était luxueuse, avec, surtout, de larges baies vitrées par où entraient à flots un soleil chaud et sensuel, un de ces soleils dont l'existence semble être simplement au service des jeunes gens riches, oisifs, lascifs, comme lui. Comme lui, Richard. Riche, oisif, lascif. À côté de lui, alanguie sur les draps odorants d'amour, une de ces « magnifiques créatures » qui ornent les couvertures de polars avec leur opulente poitrine, leur abondante chevelure aux couleurs synthétiques, leurs hanches comme un paquebot, leurs yeux vaguement pervers et leur sourire idiot. Elle tire vers Richard sa grande langue rouge et la fait danser lentement comme un serpent drogué. Mollement il se penche, mains en avant qu'il pose délicatement autour du cou blanc, doucement, fortement, il resserre l'étreinte de ses doigts, et le visage si peu expressif vient à se tordre, la bouche s'ouvre plus grande, les yeux s'exorbitent, le corps se convulse, et Richard souriant libère un instant sa main droite pour cueillir sous l'oreiller une lame effilée dont il achève la gorge meurtrie. Aussitôt il porte l'entaille sanglante à sa bouche, où se déverse le torrent tiède et parfumé. La nausée qu'il en ressent bientôt le tire du sommeil, et il se retrouve assis sur son lit grinçant, dans sa petite chambre sombre et sale, au quatrième étage de l'hôtel Hélas, où vraisemblablement on ne peut faire de beaux rêves.

Assis sur son lit aux mauvais ressorts, Richard fume. Sylvia. C'est le nom de la fille qu'il vient d'étrangler. Pourquoi Sylvia ? Il ne connaît aucune Sylvia. C'est un prénom qui évoque les bois, la forêt, qui sont eux-mêmes – chacun le sait depuis le grand Sigmund – le royaume symbolique de la sexualité. Ai-je vraiment tellement élucubré, au cours d'un simple rêve, pour baptiser ma victime ? Ce fantasme, toujours le même, qui chaque nuit m'envoûtait au creux de mon lit d'enfant. J'entrais dans une forêt, je marchais, je la pénétrais jusqu'au plus profond, et je découvrais alors, au cœur d'une calme clairière, une pauvre cabane de bois. À l'intérieur, posée sur une table comme une offrande, gisait inanimée une jeune femme très nue. Je la contemplais longuement, voluptueusement, et puis elle s'éveillait et je lui proposais mes soins quotidiens (de quelle langueur souffrait-elle donc?), en échange desquels elle me laissait tout à loisir admirer, caresser, embrasser son corps blanc et passif, ses seins, son ventre, ses cuisses tendres. Quelle merveilleuse découverte du plaisir ces nuits-là, en pleine nature, sous le chant des oiseaux et l'ombre des hauts pins ! Pourquoi ces troubles enfantins ont-ils laissé place à de tels cauchemars où un jeune homme corrompu au lieu d'un enfant innocent, aime dans une chambre d'hôtel au lieu d'un bois, une fille vulgaire au lieu d'une jeune fleur de femme ? Pourquoi ce dénouement qui me tire du sommeil au lieu de m'y amener doucement ? Richard éteint son mégot en se brûlant un peu les doigts, se recouche sur le lit étroit en faisant grincer les ressorts, et, les yeux grand ouverts sur l'obscurité, tente de sombrer dans une nuit profonde et immobile.

*

Onze heures déjà. Il s'est finalement endormi à l'heure où l'hôtel Hélas, la cité entière, s'éveillaient. Il s'est endormi, dans des bruits de tuyauterie, de pas et de voix dans l'escalier, avec dans la rue le ronflement des moteurs, le crissement des freins, le grincement des trams glissant sur leurs rails, celui d'un rideau de fer dont un commerçant découvrait sa boutique, avec les entrechoquements des chaises et des tables qu'un garçon de café sortait sur le trottoir. Il s'est endormi, il n'a pas rêvé, maintenant il est onze heures et il s'éveille tout joyeux (allez savoir pourquoi, seul dans cette vieille boîte à chaussures grise et tordue, avec ce lit grinçant, ce lavabo bouché, seul dans cette chambre sordide au quatrième étage sans ascenseur de l'hôtel Hélas). Une douche sur le palier, il enfle jeans et t-shirt, observe un bref instant son visage fendu

diagonalement par la cassure du miroir. La barbe est drue, laissons-la pousser, les cheveux mouillés, coiffés des dix doigts, sécheront à l'air libre. Aujourd'hui ce visage aigu, trop connu, trop mal-aimé, aujourd'hui il me plaît presque, ne nous attardons pas davantage devant son reflet.

La rue a des senteurs mêlées de friture et d'essence. Richard choisit le trottoir ensoleillé. Les gens se croisent en foule, à peu près indifférents, lui-même considère à peine les jolies filles qui pourtant ont l'habitude de croiser les regards, sa solitude lui convient très bien, merci. Quoique... À la terrasse d'un café, il boit un café. Un petit pain à la main, il part au Jardin.

Au Jardin. Assis sur un banc, un jeune homme écrit. Une jeune fille se promène nonchalamment dans les allées. À la vue du jeune homme, elle s'arrête comme subjuguée, se jette à ses pieds.

J.F. : Monsieur, Monsieur, au secours ! Je suis tombée dans un torrent de larmes ! Sauvez-moi !

J.H. : Dans un torrent de larmes ? Vraiment ?

J.F. : Ou dans un trou de mémoire peut-être, je ne sais plus, mais vite, ramassez-moi !

Le jeune homme se lève, prend la jeune fille par la main et la relève.

J.H. : Je vous emmène chez moi. Ce trou était glacial, vous avez besoin de vous réchauffer.

J.F. : O merci, merci, où habitez-vous donc, beau jeune homme ?

J.H. : Hélas ! L'hôtel Hélas. Je crains fort qu'une fois là-bas vous ne regrettiez votre torrent. Je ne sais si je dois...

J.F. : Oh non je vous en prie, ne lâchez pas déjà ma main. Je suis encore tout étourdie et je retomberais j'en suis sûre.

J.H., soudain enjoué : Si vous y tenez, belle enfant, allons-y ! Montons mon blanc Pégase et volons vers Hélas !

Richard pose son stylo sur le banc et relit sa page, sourcil froncé, sourire aux lèvres. Pas mauvais, pour un début de pièce ! Il faudra qu'il écrive la suite. La suite sera longue à écrire. Difficile. Il faudra qu'il y pense. Il plie la feuille en huit, se lève, l'enfonce dans la poche arrière du jean, donne une petite tape de conclusion provisoire sur la fesse concernée. Il reprend le stylo et se dirige vers une très jeune femme assise un peu plus loin sur un tronc d'arbre. Elle a un livre ouvert sur les genoux, mais elle ne lit pas, elle encourage de la voix un enfant blond qui n'ose se lancer du haut du toboggan. « Voilà votre stylo. Merci beaucoup. » Elle sourit. « C'est votre petit garçon ? » Il veut ajouter : « Comment s'appelle-t-il ? », au lieu de cela il dit : « Comment t'appelles-tu ? » - « Sylvia. » - « Sylvia ? C'est impossible. » - « Mais si. » Elle rit. - « C'est impossible. Sylvia, je l'ai étranglée cette nuit. » Sylvia, yeux ronds, bouche ouverte, le regarde fixement. Mais déjà il a tourné le dos, s'est enfui dans l'allée à pas vifs. Une fois hors de vue, il jette la tête en arrière et se met à rire : cette petite idiote n'a rien compris ! Que la ville est moche, que les gens sont bêtes, mais qu'il est bon de rire !

Hélas, quel drôle de nom pour un hôtel. Qui ne lui va pas si mal, hélas. Le soleil couchant s'attarde une dernière fois sur sa vieille façade de pierre noircie, c'est pitoyable comme la caresse d'une fille fraîche à un vieillard édenté. Richard, quel drôle de nom aussi pour un misérable comme moi, réduit à loger au dernier étage de l'hôtel Hélas. Richard-le-pauvre pousse la porte qui pousse un long cri d'agonie. Dans l'entrée, deux vieilles femmes couvertes de noir marmonnent entre leurs lèvres pincées, racornies. L'une d'elles se lève, le visage austère, et lui tend sa clef en plantant dans les siens ses petits yeux secs. Il monte. Quatre étages par un escalier sombre, étroit, humide. C'est le bout du monde, et quel monde ! Son lit grince plus lamentablement encore que d'habitude, lorsque, dans un de ces sursauts de joie juvéniles, il s'y laisse tomber sportivement, à la judoka. Il rit, allume une cigarette. Il y a, sur le mur du fond, une lucarne avec vue sur une impasse pavée. Le mur de l'immeuble d'en face est bien plus sale et délabré que celui de l'hôtel, les volets de bois vermoulu en sont toujours -et sans doute à jamais

– fermés. Ensuite, l'impasse fait un coude, et le regard vient buter là, sur l'arête d'un mur noir, condamné à tout ignorer des éventuels mystères de la fin du cul-de-sac. Seule une antique plaque scellée sur le coin extérieur de l'immeuble informe de sa qualité d'impasse. Un jour, pense Richard, un jour je devrai descendre et aller là-bas, tout au bout, pour savoir, un jour, j'irai. Sur les toits, des pigeons balourds roucoulent sans passion, méprisant il crache vers eux un long trait de fumée, qui se dissout dans la brise bien avant de les atteindre.

*

Réveillé en sursaut, Richard s'éjecte de ce placard exigü où il a été projeté et emprisonné par une main aux longs ongles rouges. Maudits cauchemars ! Bleue et grise la nuit par la lucarne l'invite. Le couloir, noir. En bas de l'escalier, il reste figé : près du sol flotte une tête, chauve, immobile, cadavérique. Passé le premier instant de stupeur, il reconnaît dans cette figure fantastique le visage de l'hôtelier, discerne autour de lui un petit lit dont les couvertures bosselées révèlent l'existence du corps épais qui l'accompagne normalement. Rapide et silencieux, il remonte vers son peu douillet cocon. Là-haut, il comprend enfin : l'histoire de Richard à l'hôtel Hélas est un cul-de-sac.

La ville dégouline de pluie grise. Maussade le ciel pèse sur les toits et le bitume tout imbibés de sa mélancolie. À l'abri dans leur carapace automobile des hommes cravatés circulent à sens unique, bercés par le chant ronronnant des moteurs, par la danse monotone des essuie-glaces. Sur les trottoirs c'est le ballet des hommes-fourmis, à la fois vif et languissant, anarchique et ordonné. Les feux, rouge, vert, orange, battent la mesure et lancent des ponts de reconnaissance entre des milliers d'yeux indifférents. La pluie pleut, obstinément présente, frappant aux carreaux, s'infiltrant sous le col des pardessus, faisant flaque du moindre creux, rigole de tout plan incliné, enveloppant de son humidité maternelle individus et éléments réunis malgré eux comme autant d'enfants impuissants. La ville dégouline d'une pluie grise qui amortit ses angles et tempère sa vacuité de terre et de feuillages. Ses larmes tièdes nettoient l'âme en douceur et lui peignent un arc-en-ciel secret. Anise est toute enduite d'une tendresse teintée de tristesse. Bercée, hypnotisée presque par le mouvement et la rumeur des rues étouffées d'eau, elle marche, avec la sensation à peine perçue de son corps léger : elle croit être un déplacement d'air, transparente, impalpable, intemporelle. La foule des passants n'est plus qu'une cohorte bariolée de parapluies, les vitrines des magasins semblent receler des mondes factices et vertigineux. Anise est seule, un peu perdue, mais elle aime la pluie et la pluie le lui rend bien, imprégnant ses cheveux jusqu'à la nuque, se faufilant par le décolleté profond, dans l'allée entre les deux petits seins, offrant à ses pas un onctueux tapis d'humidité.

Longtemps après, le ciel s'est consolé, la pluie éteinte, Anise rentre chez elle par les pavés mouillés d'un vieux quartier. Au quatrième palier de l'escalier étroit, Lisa l'attend. Tant d'années sans s'être vues ! Les deux amies s'embrassent, leurs joues sont fraîches et tendres, leurs bouches rient. L'une dans l'autre elles se contemplent, le miroir du temps ne les déçoit pas. Entrons ! Sur la table basse Anise sert un thé brûlant et odorant, Lisa offre des gâteaux à la crème. Tour à tour graves et enjouées, elles dégustent et se racontent. Les pâtisseries sont fondantes et sucrées, le thé et les paroles réchauffent le corps et le cœur mouillés de pluie et de tendresse. Heureuses, elles se serrent l'une contre l'autre sur les coussins du canapé, et la volupté vient imprégner leur chair. Une caresse dans les cheveux, un léger baiser sur les lèvres, doucement elles rient, tout ensemble amusées et gênées de leur audace neuve. Et puis leurs langues se joignent, leurs vêtements tombent, leurs mains, leur corps entier se font plus langoureux, plus inventifs. Jusqu'à la nuit et toute la nuit elles font l'amour, s'endormant peau à peau, rêvant, s'éveillant toujours caressantes.

Au matin le soleil est entré sans frapper par la fenêtre. Les deux amies sortent sans fermer la porte. Leurs pas résonnent bien haut, l'air a un parfum de gaieté. À la gare elles se quittent joyeuses et repues. Le train emporte Lisa, Anise emporte le souvenir de son visage encadré dans

la vitre du compartiment comme un portrait enfin achevé. Elle reprend la balade solitaire de toujours, à ses lèvres l'esquisse d'un sourire. Aujourd'hui une lumière crue frappe les murs, les rues, et les yeux des passants. Aujourd'hui, assis au bord d'une fontaine au milieu d'une place dorée de soleil, un garçon brun dévisage, déshabille Anise. Nonchalante, elle va s'asseoir à ses côtés.

*

– Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Non contente de m'enfermer à l'hôtel Hélas, voilà que tu m'enfermes à double tour derrière cette histoire minable qui n'a rien à voir...

– avec ta passionnante histoire, c'est ça ?

– En plus, tu ironises ! Mais, ma chère, si seulement tu m'en avais donné les moyens, j'aurais pu, au moins, avoir une histoire. Au lieu de cela, tu me retiens dans une chambre donnant sur une impasse, avec mes rêves, mes fantasmes, sans un sou en poche et sans la moindre créature vivante pour me sortir de là.

– Il y a eu Sylvia, au Jardin.

– Je l'ai étranglée et ça ne lui a pas vraiment plu, ah, ah !

– Parfois ta santé m'inquiète. Écoute, je t'offre une deuxième chance. Approche, regarde bien ce garçon assis près de la fontaine, ce garçon vers lequel marche Anise. Ne le reconnais-tu pas ?

– « Un étranger vêtu de noir qui me ressemblait comme un frère. »

– C'est toi.

– Mais, comment est-ce possible ?

– Laisse tomber. Regarde Anise. N'est-elle pas fraîche et jolie, ne ressemble-t-elle pas à cette jeune femme que tu usais de tes caresses au plus profond des bois ? Parle-lui, n'aie pas peur, elle est la clé qui t'ouvrira une porte tout au bout de l'impasse.

*

Anise est tout près de lui, en équilibre sur le rebord de la fontaine. Il la regarde goulûment. Elle, d'un petit air indifférent, trempe un doigt dans l'eau et balance lentement la jambe. Comme elle relève un peu la tête vers lui, le soleil plisse ses yeux et allume ses cheveux.

–Mademoiselle, vous ne seriez pas, par hasard, tombée dans un trou de mémoire, ou dans un ruisseau de larmes ? Parce que, si je peux vous aider...

– Non mais...

D'un geste vif, elle a retiré de son doigt une vilaine bague en toc, l'a jetée dans le bassin.

– Quel dommage ! Une bague que j'aimais tant ! Perdue ! Perdue à jamais !

Mains sur les yeux elle commence à pleurer. Chevaleresque, il plonge le bras dans l'eau jusqu'à l'épaule, cueille son trophée échoué au milieu des poissons rouges, puis, fier et heureux, le rend à l'explorée. En même temps, il murmure contre son oreille : Anise, je veux t'aimer comme l'a fait Lisa, et mieux encore, bien mieux encore.

Anise ne s'attendait pas à cela, il faut bien le dire. Richard, encore une fois, tu as été un peu brutal. Mais l'enfant attardée a dans l'âme un éclairage poétique, ou un rien de perversité, qui lui fait apprécier vivement les situations insolites, les instants où le monde ordinaire chavire dans un univers parallèle, inconnu et incompréhensible. Décontenancée, elle choisit de demi-sourire en le regardant de haut en bas. Et puis, comme le désir monte en elle et l'électrise, elle se lève et s'en va, goûtant le vent dans l'ampleur de sa jupe et, couchée sur le trottoir, l'ombre du garçon touchant la sienne.

*

Ça y est, ils ont pris leur envol comme deux tourteraux ou plutôt deux oisillons tombés du nid, fragiles, malhabiles, et cependant avides de liberté et d'indépendance. Richard, qui me connaît, ferme soigneusement derrière eux la porte de l'appartement d'Anise, et je peux seulement entendre la musique sauvage de leur grande composition en amour majeur, dépourvue de mélodie mais riche en rythmes : halètements, gémissements, rires, cris, sur tous les modes, sur tous les tons, qui avivent mon regret de ne pouvoir assister au ballet. Ingrat Richard ! Que ne puis-je entrer dans ton univers, que ne pouvons-nous nous aimer en dehors de l'espace, du temps, des hommes et des lois ! Que ne puis-je me laisser étrangler à ta guise, mourir sous toi ou t'anéantir en moi, aboutir par la voie des plaisirs bien au-delà du plaisir, aux portes de la mort, aux confins de nous-mêmes ! Et, à l'envi, impunément, franchir d'un simple pas la frontière, de ton monde de papier à mon monde de stylo. Mais tu fermes la porte, et je m'en vais au café d'en face, attendre la suite.

« Longtemps, on marcherait sur le sable croustillant, et puis, on s'abandonnerait aux lècheresses d'une mer tiède et transparente. On jouerait à Adam et Ève, on dormirait dans une grotte rose et blanche. Les nuits d'étoiles, on ferait l'amour la tête renversée dans la voûte étincelante, et pour plus de vertige encore on se ferait rouler dans le murmure de l'eau, et tout serait magique et immortel, et nous ferions partie de tout... »

Anise rêve d'espace. L'appartement rétrécit de jour en jour. Au début, on ne se souvenait même plus de lui, l'amour l'avait complètement envahi et faisait à lui seul office de temps et d'espace. L'amour était un cosmos comme chaotique où, dans leur milieu naturel, évoluaient Richard et Anise, où bien sûr n'existaient plus ni murs ni heures ni Richard ni Anise d'ailleurs, dont la nouvelle identité eût pu être Richanise, créature impalpable et comblée. Richanise mourut le triste jour où pour la première fois elle eut un sentiment de solitude, qui la déchira irrémédiablement comme un hara-kiri. Elle éclata. Richard et Anise retombèrent sur leurs pieds encore tout étourdis, incrédules et finalement inquiets de repérer les séquelles qu'avait pu imprimer à leur personnalité ce voyage dans un autre monde. Désormais l'appartement se mit à grogner et menacer de toutes ses cloisons, il se fit cage poussiéreuse et asthmatique où l'on étouffait à petit feu, les fenêtres closes par le froid extérieur. Les heures se mirent à y passer ponctuelles et incorruptibles. Pour éviter les heurts trop fréquents de leurs corps indécis dans cet espace rétréci, Richard sortait, partait tuer le temps en de longues errances à travers la ville-labyrinthe. Anise dormait et rêvait, ou bien, le visage collé aux carreaux, examinait inlassablement les toits, et rêvait.

Elle a rêvé tout haut. Richard grince.

« Longtemps on se détesterait, et un beau jour on s'entre-tuerait au fond de la grotte ou la tête sous l'eau. Et tout serait fini et nous ferions partie de tout. »

Le silence se glisse entre eux comme une lame de rasoir parcourant une lettre. Toute certitude envolée, ils commencent à douter de l'amour, de leur connaissance de l'autre, d'eux-mêmes. Richard me cherche, je le sens, il voudrait du secours, mais je me tais et je reste dans l'ombre. Ils ont encore de beaux élans qui les poussent dans les bras l'un de l'autre avec une sorte de sauvagerie. Souvent, après, ils rient de trouver sur leur corps les traces de leurs coups de dents et de griffes. Ils sont deux lionceaux grandissant inexorablement et profitant de leur ultime enfantillage.

À force de s'effilocheur pourtant, il n'est plus rien resté de cet amour qu'une pelote de souvenirs encore trop vivante, trop sensible, coincée en travers de la gorge et difficile à avaler... Le temps seul fait office de digestif, on le sait, mais le temps pour l'instant est encore à venir. Pour en briser l'attente, Anise a voulu, au moins, changer très vite d'espace et de saison. Économies rassemblées, valises bouclées, furtif baiser, elle a pris l'avion. Maintenant elle est là-bas où il fait chaud et lumineux, là-bas où elle est seule, libre et neuve face à des visages neufs. Et moi – est-ce possible, hélas ! - j'ai fait le voyage en arrière, j'ai retrouvé mon vieil hôtel, mon lit grinçant et ma sinistre impasse. Richard n'ose en avouer ni son malheur ni son bonheur. Tel

un surfer il glisse, de la cime au creux de la vague, et d'une vague à l'autre, et cela, en dépit de la difficulté et du péril, avec un plaisir profond, quoique inconscient souvent : je vibre donc je vis.

Finalement, n'a-t-il pas rêvé tout cela ? Était-ce vraiment lui, ce fou d'amour ? Qui est Anise ? Si cette passion entre eux a réellement existé, pourquoi s'est-elle éteinte ? Comment se fait-il ? Est-ce possible ? Qui l'a voulu ? Vraiment, ils avaient créé ce monde étrange et fantastique, et ils l'avaient détruit ? N'étaient-ils pas plutôt tombés dedans malgré eux, comme dans un rêve, puis ne s'étaient-ils pas éveillés malgré eux aussi ? Oui, c'est bien cela, et c'est pourquoi j'ai aujourd'hui, tout à la fois, la nostalgie de ce songe des mille et une nuits, et l'entrain joyeux des matins printaniers. À nouveau tout est nouveau, tout est à découvrir, tout est à prendre. L'aventure, se dit Richard, l'aventure est au bout de la rue.

© Alina Reyes